

rades. Il salua cordialement les sous-officiers et les soldats, s'approcha du drapeau, mit un genou en terre, se releva fièrement, saisit la hampe, se tourna vers la foule attentive et dit :

— Amis, c'est à l'ombre du drapeau qu'un soldat de la France, après quarante-six ans d'exil, retrouve aujourd'hui sa famille. Honneur à toi, symbole de la patrie, vieux compagnon de nos victoires, héroïque soutien de nos malheurs ! Ton aigle radieuse a plané sur l'Europe prosternée et tremblante ! Ton aigle brisée luttait encore obstinément contre la fortune, et terrifiait les potentats ! Honneur à toi qui nous as conduits à la gloire, à toi qui nous as défendus contre l'accablement du désespoir ! Je t'ai vu toujours debout dans les suprêmes dangers, fier drapeau de mon pays ! Les hommes tombaient autour de toi comme les épis fauchés par le moissonneur, seul tu montrais à l'ennemi ton front inflexible et superbe. Les boulets et les balles t'ont criblé de blessures, mais jamais l'audacieux étranger n'a porté la main sur toi. Puisse l'avenir ceindre ton front de nouveaux lauriers ! Puisse-tu conquérir de nouveaux et vastes royaumes, que la fatalité ne nous reprendra plus ! La grande époque va renaitre ; crois-en la voix d'un guerrier qui sort de son tombeau pour te dire : " En avant ! " Oui, je le jure par les mânes de celui qui nous commandait à Wagram ! Il y aura de beaux jours pour la France tant que tu abriteras de tes plis glorieux la fortune du brave 23e ! "

Cette éloquence militaire et patriotique enleva tous les cœurs. Fougas fut applaudi, fêté, embrassé et presque porté en triomphe dans la salle du festin.

Assis à table en face de M. Rollon, comme s'il eût été un second maître de logis, il déjeuna bien, parla beaucoup et but davantage. Vous rencontrez dans le monde des gens qui se grisent sans boire, Fougas n'était point de ceux-là. Il ne s'enivrait pas à moins de trois bouteilles. Souvent même il allait beaucoup plus loin, sans tomber.

Les toasts qui furent portés au dessert se distinguaient par l'énergie et la cordialité. Je voulais les citer tous à la file, mais je remarque qu'ils tiendraient trop de place, et que les derniers, qui furent les plus touchants, n'étaient pas d'une grande clarté.

On se leva de table à deux heures et l'on se rendit en masse en café militaire, où les officiers du 23e offraient un punch aux deux colonels. Ils avaient invité, par un sentiment de haute convenance, les officiers supérieurs du régiment de cuirassiers.

Fougas, plus ivre à lui tout seul qu'un bataillon de Suisses, distribua force poignées de main. Mais à travers le nuage qui voilait son esprit, il reconnut la figure et le nom de M. du Marnet, et fit la grimace. Entre officiers et surtout entre officiers d'armes différentes, la politesse est un peu excessive, l'étiquette un peu sévère, l'amour-propre un peu susceptible. M. du Marnet, qui était un homme du meilleur monde, comprit à l'attitude de M. Fougas qu'il ne se trouvait pas en présence d'un ami.

Le punch apparut, flamboya, s'éteignit dans sa force, et se répandit à grandes cuillerées dans une soixantaine de verres. Fougas trinqua avec tout le monde, excepté avec M. du Marnet. La conversation, qui était variée et bruyante, souleva imprudemment une question de métier. Un commandant de cuirassiers demanda à Fougas s'il avait vu cette admirable charge de Bordesoulle qui précipita les Autrichiens dans la vallée de Plauen. Fougas avait connu personnellement le général Bordesoulle et vu de ses yeux la belle manœuvre de grosse cavalerie qui décida la victoire de Dresde. Mais il crut être désagréable à M. du Marnet en affectant un air d'ignorance ou d'indifférence.

— De notre temps, dit-il, la cavalerie servait surtout après la bataille ; nous l'employions à ramener les ennemis que nous avions dispersés "

On se récria fort, on jeta dans la balance le nom glorieux de Murat.

— Sans doute, sans doute, dit-il en hochant la tête, Murat était un bon général dans sa petite sphère ; il suffisait parfaitement à ce qu'on attendait de lui. Mais si la cavalerie avait Murat, l'infanterie avait Napoléon."

M. du Marnet fit observer judicieusement que Napoléon, si l'on tenait beaucoup à le confisquer au profit d'une seule arme, appartiendrait à l'artillerie.

— Je le veux bien, monsieur, répondit Fougas, l'artillerie et l'infanterie. L'artillerie de loin, l'infanterie de près..., la cavalerie à côté.

— Pardon encore, reprit M. du Marnet, vous voulez dire sur les côtés, ce qui est bien différent.

— Sur les côtés, à côté, je m'en moque ! Quant à moi, si je commandais en chef, je mettrais la cavalerie de côté."

Plusieurs officiers de cavalerie se jetaient déjà dans la discussion. M. du Marnet les retint et fit signe qu'il désirait répondre seul à Fougas.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît, mettriez-vous la cavalerie de côté ?

— Parce que le cavalier est un soldat incomplet.

— Incomplet !

— Oui, monsieur, et la preuve c'est que l'Etat est obligé d'acheter pour quatre ou cinq cents francs de cheval, afin de le compléter ! Et que le cheval reçoive une balle ou un coup de baïonnette, le cavalier n'est plus bon à rien. Avez-vous jamais vu un cavalier par terre ? C'est du joli !

— Je me vois tous les jours à pied, et je ne me trouve pas ridicule.

— Je suis trop poli pour vous contredire !

— Et moi, monsieur, je suis trop juste pour opposer un paradoxe à un autre. Que penseriez-vous de ma logique, si je vous disais (l'idée n'est pas de moi, je l'ai trouvée dans un livre), si je vous disais : " J'estime l'infanterie, mais le fantassin est un soldat incomplet, un déshérité, un infirme privé de ce complément naturel de l'homme de guerre qu'on appelle cheval ! J'admire son courage, je reconnais qu'il se rend utile dans les batailles, mais enfin le pauvre diable n'a que deux pieds à son service, lorsque nous en avons quatre ! Vous trouvez qu'un cavalier à pied est ridicule ; mais le fantassin est-il toujours bien brillant lorsqu'on lui met un cheval entre les jambes ? J'ai vu d'excellents capitaines d'infanterie que le ministre de la guerre embarrassait cruellement les nomenclateurs chefs de bataillon. Ils disaient en se grattant l'oreille : " Ce n'est pas tout de monter en grade, il faut encore monter à cheval ! "

Cette vieille plaisanterie amusa un instant l'auditoire. On rit, et la moutarde monta de plus en plus au nez de Fougas.

— De mon temps, dit-il, un fantassin devenait cavalier en vingt-quatre heures, et celui qui voudrait faire une partie de cheval avec moi, le sabre à la main, je lui montrerais ce que c'est que l'infanterie !

— Monsieur, répondit froidement M. du Marnet, j'espère que les occasions ne vous manqueront pas à la guerre. C'est là qu'un vrai soldat montre son talent et son courage. Fantassins et cavaliers, nous appartenons tous à la France. C'est à elle que je bois, monsieur, et j'espère que vous ne refuserez pas de choquer votre verre contre le mien. A la France ! "

C'était, ma foi, bien parlé et bien conclu. Le cliquetis des verres donna raison à M. du Marnet. Fougas, lui-même, s'approcha de son adversaire et trinqua franchement avec lui. Mais il lui dit à l'oreille, en grasseyant beaucoup :

— J'espère, à mon tour, que vous ne refuserez pas la partie de sabre que j'ai eu l'honneur de vous offrir ?

— Comme il vous plaira, dit le colonel de cuirassiers.

Le revenant, plus ivre que jamais, sortit de la foule avec deux officiers qu'il prit au hasard. Il leur déclara qu'il se tenait pour offensé par M. du Marnet, que la provocation était faite et acceptée, et que l'affaire irait toute seule :

— D'autant plus, ajouta-t-il en confidence, qu'il y a une femme entre nous ! Voici mes conditions, elles sont tout à l'honneur de l'infanterie, de l'armée et de la France : nous